

## Ton petit chaperon rouge

Je rencontrai quelqu'un en chemin. Au début, je croyais que c'était un garçon, mais il y avait quelque chose là-dedans qui courait comme une bête, dans son cœur, oui c'était son cœur qui battait le *boum boum* d'un loup fuyant. Je croisai son regard un peu perdu ; il ne savait pas très bien ce qu'il faisait dans son corps d'humain.

Il me suffisait de tendre la main pour effleurer son bras. J'imaginai un pelage soyeux sous mes doigts. Son visage paraissait mal formé : un nez plutôt que des naseaux, un menton qui aurait dû être étiré comme un museau, des oreilles trop rondes...

Moi, j'étais pleinement humaine. Je respirais l'air de l'hiver, les flocons entraient dans mes poumons et brûlaient mon corps pour hurler que j'existais, que chaque brise de ma peau constituait cette petite fille au manteau rouge.

— Tu as faim ? je demandai.

Il secoua la tête. Je savais que ça grognait en lui, alors je continuai quand même à parler :

— Tu peux manger ma grand-mère, si tu veux. Les loups ça mange les grands-mères. La mienne je l'aime pas trop, donc ça lui irait bien d'être mangée.

Il rit : il pensait qu'il n'était pas un loup. Il se mentait à lui-même. Je lui aurais bien dit que ce n'était pas bien de mentir, mais je me demandais plutôt de quoi les loups avaient faim s'ils n'avaient pas faim de grands-mères.

— T'as faim de liberté, c'est ça ?

Silence. Je compris que j'avais raison. Je me dis que la liberté à manger, ça ne devait pas être facile à trouver. Alors c'était cette faim insatiable qui grondait en lui.

La nuit tombait, je devais rentrer chez ma grand-mère. Je ne lui dis pas au revoir, les loups n'ont pas à s'encombrer de tout ça. Je lui indiquai l'adresse de ma grand-mère avant de partir.

— Là c'est le plus court chemin pour apprendre à me connaître.

Moi, je pris le plus long chemin : je me perdis dans des jours qui ne me ressemblaient plus. Je pensais au loup pour oublier les hommes. Tous ces bras ces

visages ces paroles, tout m'attristait. La petite fille au manteau rouge avait des pensées noires.

Pourtant, quand j'entendis des coups à la porte, je souris.

Ma grand-mère n'avait pas de bobinette : elle aimait trop la compagnie pour s'encombrer d'un verrou. Je lui en voulais d'ailleurs de me tirer de mes rêveries pour me présenter à ses amis, qui transformaient la maison en carrefour de rires aigus et de cris graves. Je me bouchais les oreilles pour me soustraire à cet univers. Mais ma grand-mère n'était pas là, et *lui*, en toquant à la porte, accepta enfin d'apparaître dans mon quotidien.

Il entra.

Je ne craignais pas d'être dévorée : la fascination me mangeait déjà le cœur, j'aurais accepté que ses dents s'emparent de ma peau.

Au fil des jours, on se côtoya. Je croyais capturer un peu de sa force rien qu'en le regardant. Étourdie par un bonheur nouveau, je lui chuchotais des mots à l'oreille.

— Que tu as un grand cœur !

— Que ta peau est douce !

— Que tes larmes sont belles !

À la rentrée, il était dans ma classe. Il se recroquevillait au fond de la salle et il ne parlait pas. Alors, les élèves ont ressenti le besoin de parler pour combler son silence, et même de beaucoup parler, de rire, de se moquer. Ils voyaient à quel point il n'avait rien à faire à l'école. Sa timidité et les traits maladroits de son visage les révoltaient.

À la récréation, quand il ne se noyait pas dans la foule des rires, je le gardais rien que pour moi. Je lui racontais son histoire à l'oreille.

— Tu viens de la forêt. Comme tous les loups, tu es né de la poussière de lune. Mais si je souffle sur tes lèvres, tu ne t'effrites pas. Si nous plongeons dans la mer, tu ne te dissous pas. Je sais très bien que tu hais les humains. Tu as un cœur de bête, tu voudrais déchirer tous ces mots qui les abrutissent, la pollution qu'ils recrachent, l'égoïsme qui les régit. Pourtant, tu te caches. Tu balbuties parfois des mots de la langue humaine. Tu ne sauras jamais tout à fait apprivoiser ces sons. Tu préfères pousser un long hurlement à l'intérieur de toi-même, un appel à la solitude.

À l'école, les autres disaient qu'il m'avait contaminée. Je crois qu'ils avaient raison. J'étais malade du cœur à cause de lui. Je me sentais comme une idiote parce que je ne pensais plus qu'à lui et j'oubliais mes cahiers. Je lui parlais même quand il n'était pas là.

— Si tu as tellement faim, tu pourras me manger moi. Oui, manger mes rêves, te fondre dans mon avenir et découvrir mon corps. Je vais être ton petit chaperon rouge. Je te laisserai tout dévorer.

Quand les enfants venaient, les rires stridents m'assourdisaient. Je m'éloignais de tous et je grattais le sol avec mes ongles pour dessiner. De loin, je les entendais. Ils lui disaient qu'il était bête ; ils avaient raison. Ils lui adressaient un amas de mots méchants mais je ne les écoutais pas. J'attendais qu'ils repartent, et puis je m'approchais de lui. Parfois, il pleurait. Je reprenais doucement mes histoires en lui disant que c'était normal, après tout, les humains et les loups ne se sont jamais bien entendus.

Les autres commencèrent à se moquer de moi quand je restais avec lui. Je compris que pour les faire taire, je devais m'éloigner. Résignée, je me contentais de l'observer de loin. Il perdait de sa sauvagerie et plus rien ne brillait dans ses yeux. Je ne distinguais plus le hurlement silencieux qui l'animait avant. Il habitait dans la cage du jugement, chien ayant perdu de sa superbe.

Je me désintéressai peu à peu de lui. À présent, il ressemblait aux humains avec cet air morne sur son visage. L'ennui reprit le dessus sur mon quotidien. Je lisais mes cours pendant les récréations sans en retenir un mot. Ma grand-mère continuait à inviter des gens qui faisaient beaucoup de bruit. Je ne pensais plus à lui.

Un jour, je le reconnus dans la cour. Une simple ombre du quotidien, on s'en moquait encore. Je compris que les élèves étaient des chasseurs et qu'ils avaient tué le loup à force de le poignarder de rires. Tant mieux. Après tout, dans les contes, les loups sont quand même des méchantes bêtes, non ?